

Oxford.

Numéro d'inventaire : 1979.25743 (1-2)

Auteur(s) : Jacques Baron

Type de document : article

Éditeur : Monde moderne

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1899

Description : 2 exemplaires

Mesures : hauteur : 242 mm ; largeur : 166 mm

Notes : Grande-Bretagne.

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 14 + 14

ill.

monde mo
dernier 1899



VUE GÉNÉRALE

OXFORD

L'Anglo-Saxon est à la mode : on vante volontiers la lucidité de son esprit, la vigueur froide de son courage, sa conscience de la dignité humaine et son amour de la famille, son sens des nécessités pratiques et son aptitude aux affaires. Avec cela on lui envie un peu sa sagesse politique et ce respect de la tradition, ennemi de la routine, grâce auquel il accomplit sans secousses son évolution progressive.

Il y a une ville où l'on prend sur le vif la formation de l'esprit et du tempérament anglais, où l'on voit l'élite de la nation apprendre son métier d'homme, où l'on entend débuter les futurs parlementaires, où l'on découvre, dans la piété qui entoure les coutumes archaïques, cet attachement au passé qui est comme la sauvegarde du génie de la race, où l'on contemple enfin, dans l'intimité charmante ou grandiose des parcs et des jardins, ce goût naïf et profond pour la nature qui s'est épanché en une poésie si radieuse et si jeune depuis Spencer jusqu'à Tennyson : c'est Oxford, le siège de l'antique Université, la cité calme et fleurie.

Les molles ondulations qui accompagnent de loin la Tamise se confondent tout à fait avec la plaine à l'endroit où le fleuve enserre la ville de sa boucle nonchalante. La contrée d'alentour est toute plate et humide : ce ne sont, au printemps, que hautes herbes mouvantes, que prairies étincelantes de boutons d'or ; l'atmosphère moite fait des horizons très bleus et, sous le soleil, avive toutes les couleurs ; c'est le pur paysage anglais « brillant, vert et riant », tel que l'a décrit Thomson, tel que l'ont peint Turner et Landseer.

Dès l'abord, dans les quartiers neufs, on se sent dans une ville tranquille et reposée sans être morne, active sans être bruyante ; les cottages ont un air engageant : ils forment, avec leur porche garni de roses ou de clématites, une sorte de sanctuaire où la vie de famille doit s'écouler sans heurts et sans accrocs. Ce n'est guère ici l'agitation du Quartier latin avec ses files d'étudiants, ses vagues poètes à feutre et à canne recourbée, tous ses jeunes gens « déracinés » en travail de quelque fantaisie ou en quête de quelque diplôme. Rien



BALIOL COLLEGE — BROAD STREET

d'une vie hâtie, intensive, artificielle. De loin en loin la silhouette d'un « Undergraduate » en manteau court, bizarrement coiffé de la « planche à mortier », qui regagne son logis ou son collège. Le long des murs de pierre, l'ombre file, grisâtre et silencieuse, et, dans la large rue ensoleillée, le petit tramway grince, au trot du cheval, qui fait lourdement éclater les pavés.

On avance, et soudain on se trouve emprisonné, perdu, ravi. Les bâtiments des vingt-deux collèges surgissent autour de vous, vous étreignant de toutes parts : on ne voit d'issue que du côté de l'azur pâle et mouvant où se profilent leurs clairs arceaux et leurs épis élancés. Dans les rues tortueuses, les aspects se renouvellent sans cesse : un pignon svelte, un frêle clocheton caressent délicatement l'œil, une échappée à travers un porche bas sur une pelouse le récrée, la perspective des sévères murailles le repose par sa ligne simple et sa couleur sombre. C'est, ici, le dôme et les colon-

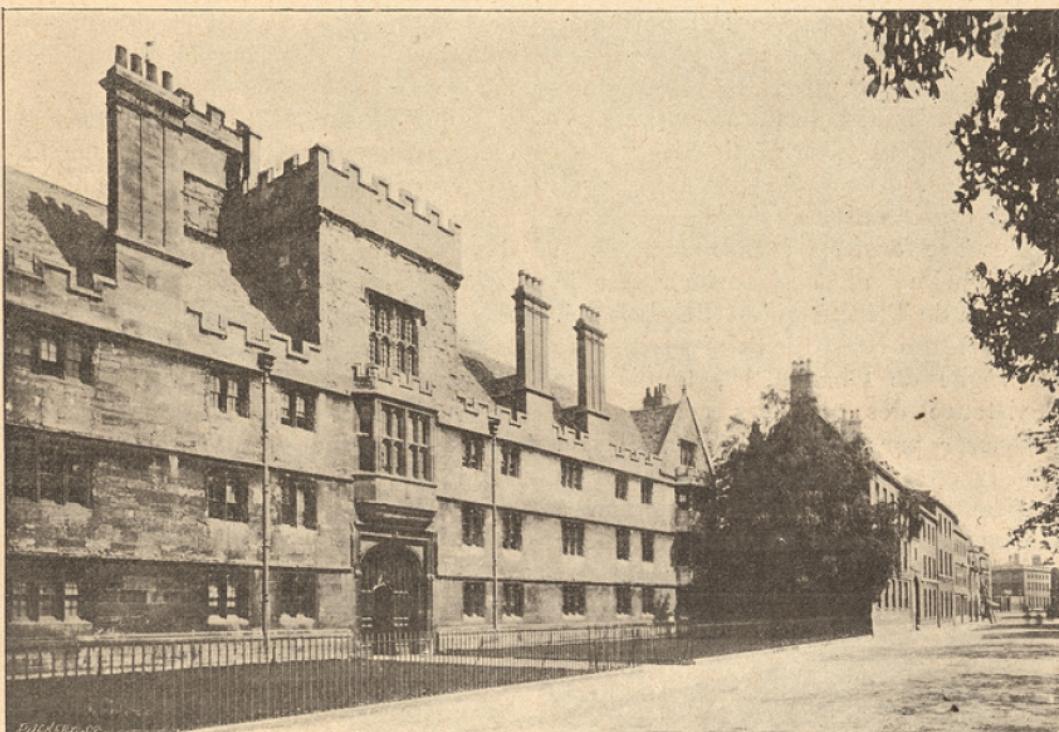
nettes italiennes de la Radcliffe, à côté la masse gréco-romane du Sheldonian, sorte de Maison Carrée, puis, le gothique pur à New College, et qui se ressent, à Christ Church, des approches de la Renaissance : tous les styles que les hommes ont inventés depuis mille années, tous ceux qui ont jailli du caractère et du terroir nationaux, tous ceux qui ont été péniblement transplantés par effort d'exactitude : tous voisins, tous avec un air de famille sous le grand manteau de la vétusté qui a effacé leurs disparates, en rongeant leurs angles nets, en ternissant leur éclat neuf. Et la poésie de ces pierres noirâtres, déchiquetées et vaillantes, se rehausse de toute celle de la vivante nature, de celle du ciel toujours changeant en ces climats, de celle des fleurs, impétueuses à profiter des beaux jours d'été.

L'harmonie qu'a su mettre le temps entre ces combinaisons si diverses de la matière, traduit bien aux yeux cette fusion intime qu'il a accomplie entre les collèges indépendants pour les réunir par la communauté d'un même esprit et par le culte collectif de l'*Alma Mater*. Fondés par des libéralités privées, les uns plus âgés que les autres de plusieurs siècles, n'ayant entre eux ni

lien administratif, ni rapports péquéniaires, les collèges forment une association aussi unie que pourrait l'être une Université d'État; unie par les idées politiques, religieuses et pédagogiques, qui forment ce qu'on peut appeler l'esprit universitaire anglais.

Il y a longtemps qu'en France, l'uni-

pas les excès d'un culte intempérament de la raison; c'est un robuste travailleur, attaché aux institutions et aux croyances établies, véritable docteur de sa science et apôtre de son enseignement. Il a une famille, une famille nombreuse: il y vit avec délices ses heures de repos, il a un gouvernement, il le soutient pour l'amé-



WADHAM COLLEGE VU DE LA RUE

versitaire est un type, et un type si arrêté même qu'il toucherait presque à la caricature, si les traits fins qui le composent ne le dérobaient à ce ridicule grossissement. Un puriste cultivé, sceptique, voltaïen et libéral le représente assez bien tel que l'a façonné, on dirait presque fabriqué, pendant longtemps l'École normale. Il n'y a pas loin, — et l'événement l'a prouvé, — de ce type à celui de l'égoïste dilettante qui, détaché de toutes les affections et se flattant d'avoir sondé toutes les illusions humaines, n'adore que sa raison et ne goûte que ses impressions. L'universitaire anglais conserve un meilleur équilibre de ses facultés et ne connaît

liorer, une Église, il l'accepte d'abord. Tous ses sentiments sont fermes, calmes, réfléchis; avec une grande liberté d'esprit, il a pour les choses que le passé a consacrées une instinctive vénération. D'autres sont mis en défiance par l'antiquité d'une institution; le long usage et l'épreuve du temps lui inspirent tout au moins un respect provisoire. De caractère très indépendant et très élevé, il sert la couronne par devoir de conscience: inquiet, si son loyalisme était récompensé, il ne veut le voir reconnu que par une liberté plus grande. Cette liberté, il a su la revendiquer et la conquérir sous les rois les plus absolus. Jacques II, voulant violer au profit d'un

